

Un monde en sursis

Introduction

Anne Dujin et Nicolas Léger

« Il sortit dans la lumière grise et s'arrêta et il vit l'espace d'un bref instant l'absolue vérité du monde. Le froid tournoyant sans répit autour de la terre intestat. L'implacable obscurité. Les chiens aveugles du soleil dans leur cours. L'accablant vide noir de l'univers. Et quelque part, deux animaux traqués tremblant comme des renards dans leur refuge. Du temps en sursis et un monde en sursis et des yeux en sursis pour le pleurer¹. »

Avec deux guerres mondiales et une guerre froide qui a longtemps fait planer le risque d'un affrontement nucléaire entre l'Est et l'Ouest, le ^{xx}e siècle fut celui d'une certaine banalisation de la catastrophe comme horizon probable des sociétés humaines. Les premières décennies du ^{xxi}e siècle ont vu s'imposer le changement climatique comme nouvelle menace vitale pesant sur l'humanité, opérant un déplacement de notre rapport à un avenir angoissant : ce n'est plus seulement de catastrophe qu'il s'agit – au sens où la catastrophe est inscrite dans le temps, dessinant un avant et un après sa survenue. Le changement climatique a donné un nouveau visage à l'idée de fin du monde, qui verrait s'effondrer notre civilisation et s'abolir le temps. L'arrivée de la pandémie a paru confirmer ces théories, tout en soulignant notre condition paradoxale dans cette eschatologie contemporaine : la sidération, l'expérience de suspension et de dilatation du temps pendant le confinement ont coexisté avec un désir renouvelé d'action collective, de reprise en main du destin de l'humanité après ce qui faisait figure

1 - Cormac McCarthy, *La Route*, trad. par François Hirsch, Paris, Éditions de l'Olivier, 2008, p. 115.

d'avertissement. Mais la fenêtre brusquement ouverte par la catastrophe sur d'autres possibles s'est vite refermée, comme si nous étions aussitôt repris dans la marche inéluctable du monde, dont la trajectoire n'aurait pas dévié. D'où l'impression d'une double fatalité, celle de la survenue de la pandémie se superposant à celle d'un monde courant à sa perte, sur lequel nous n'aurions aucune prise.

Alors que les approches traditionnellement rédemptrices de la fin du monde, que l'anthropologue Ernesto De Martino appelait « *apocalypses culturelles*² », permettaient d'apprivoiser cette fin en la ritualisant et de maintenir les sociétés humaines en mouvement, la perspective contem-

Ce dossier examine cet état de « sursis » dans lequel nous paraissions nous être, paradoxalement, installés.

poraine de l'effondrement nous met en difficulté sur deux plans, intimement liés : celui de notre expérience du temps, et celui de la possibilité de l'action dans ce temps. Dans le

numéro d'*Esprit* d'octobre 2020 consacré au

« mythe de l'impuissance démocratique », le philosophe Michaël Foessel insistait sur les conséquences politiques de la raréfaction du temps, corollaire de la nécessité d'agir dans l'urgence : « *Pour les collapsologues, le temps n'est pas seulement une denrée rare, il devient une force agissante qui, dans le dos de l'humanité, joue contre elle. Les solutions pour retarder l'inévitable, si elles existent, se situent alors davantage du côté de sagesse individuelles que dans une confrontation publique entre des points de vue opposés*³. »

Ce dossier examine cet état de « sursis » dans lequel nous paraissions nous être, paradoxalement, installés. C'est d'abord notre condition moderne de spectateur, passif et impuissant, qu'il s'agit ici d'interroger, à la croisée de la multiplication des écrans dans nos vies et de la certitude, assénée à l'envi, que l'avenir serait déjà joué. En contrepoint, le

2 - Ernesto De Martino, *La Fin du monde. Essai sur les apocalypses culturelles*, texte établi, traduit de l'italien et annoté sous la direction de Giordana Charuty, Daniel Fabre et Marcello Massenzio, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016.

3 - Michaël Foessel, « Interminable démocratie », *Esprit*, octobre 2020. Voir également, du même auteur, *Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*, Paris, Seuil, 2012. D'autres ouvrages importants se sont récemment penchés sur les mésusages intellectuels et politiques de cette « *heuristique de la peur* » que Hans Jonas appelait de ses vœux dans *Le Principe responsabilité* (1979). Parmi eux, citons notamment Catherine et Raphaël Larrère, *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020. C'est également à cette réflexion que nous invite François Hartog dans *Chronos. L'Occident aux prises avec le temps* (Paris, Gallimard, 2020) lorsqu'il définit notre rapport contemporain au temps comme celui du « présentisme », un présent omniprésent et subi, sans passé ni futur, qui n'offre aucune possibilité à l'initiative.

philosophe Dorian Astor invite à la dialectique entre certitude et incertitude comme dynamique de reconquête de soi et du monde, « *la relance permanente d'une question dans la réponse* ».

C'est là que se noue un second fil qui parcourt le présent dossier autour des notions de fiction et de récit. Parce que les idéologies structurantes du xx^e siècle ne permettent plus de penser l'avenir, nous avons besoin de « *nouveaux récits* » pour réarmer les imaginaires⁴. Ce n'est pas un hasard si le xx^e siècle a vu se développer, en même temps qu'une conscience moderne de la catastrophe, le genre de la science-fiction, dont David Lapoujade nous rappelle qu'il se caractérise par sa capacité à créer – et à détruire – des mondes nouveaux. Plus récemment, l'écocritique, en littérature et au cinéma, explore la manière dont des femmes et des hommes particuliers inventent, localement, de nouveaux rapports à leur environnement abîmé. À côté de la fascination morbide que suscite le film catastrophe, l'écocritique remet en jeu les certitudes par la multiplication des points de vue et des expériences.

Mais la fonction du récit ne saurait se résumer à imaginer d'hypothétiques possibles, qui nous conforteraient dans une attitude de contemplation. À la perspective de l'inéluctable doit se substituer l'expérience concrète du dilemme et sa résolution. Les philosophes Povilas Aleksandravičius et Camille Riquier nous rappellent, avec Bergson, que l'humanité a déjà eu à faire face à la perspective de sa propre fin, et qu'alors, « *le bon usage de la fin du monde consiste à lester l'imagination et à donner à l'impossible lui-même suffisamment de poids et de gravité pour déstabiliser le réel* ».

4 - Voir à ce sujet Alice Canabate, *L'Écologie et la narration du pire. Récits et avenir en tensions*, Paris, Éditions Utopia, 2021.